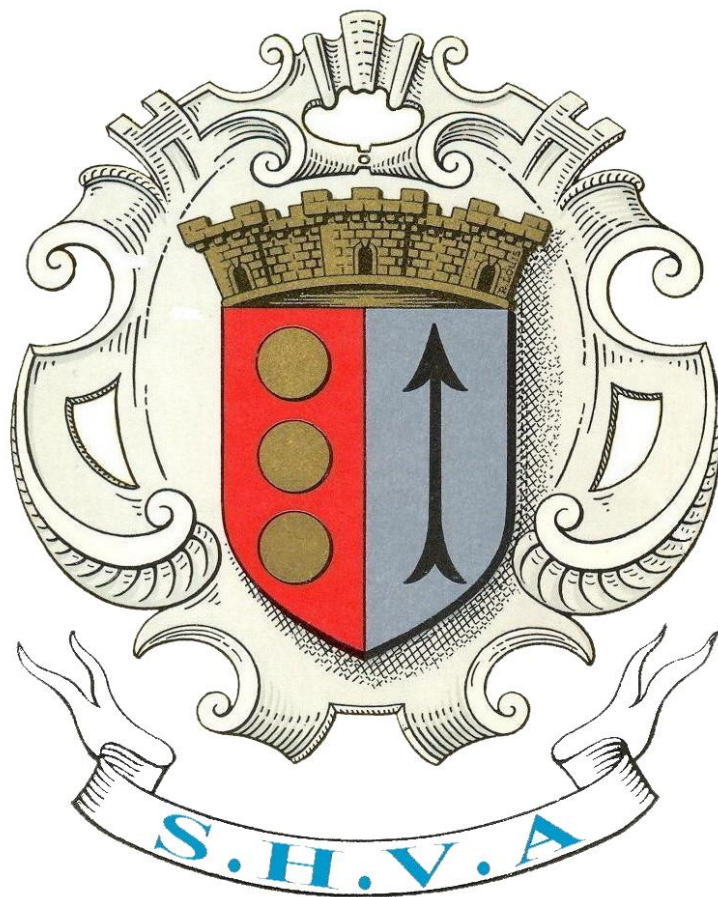


SOCIÉTÉ D'HISTOIRE



AUBERVILLIERS

Les Vertus

À travers le temps

N°98 Décembre 2020



SOMMAIRE

- **Édito**
- **Assemblée générale de la S.H.V.A. 2020**
 - **Atelier mémoire : Les Italiens à Aubervilliers**
 - **Les boyauderies : la nausée au quotidien**
- **Ils ont peint Aubervilliers : Rufino Cebalos**
 - **Lever : Quand OMO est là !**
 - **Les savonneries Lever**
 - **C'est son Histoire**
- **Autour du zinc... et café café !**
(Quelques photos d'archives des cafés d'Aubervilliers)

ÉDITO

Ce bulletin N°98 est le dernier d'une année plutôt sombre en événements ; COVID-19, confinement, attentats, contaminations à répétition, reconfinement, fermeture des commerces, des salles de spectacles, des musées, etc... etc... .

Dans ce contexte, les bénévoles de la S.H.V.A. ont, malgré tout, poursuivi leurs investigations afin de pouvoir fournir des documents pour les quatre bulletins de 2020 (communications par internet, le fameux Télétravail tant voulu par le gouvernement) et nous espérons avoir réussi à vous éloigner un tant soit peu de toutes ces vicissitudes en vous replongeant dans l'Histoire de notre belle commune nommée **AUBERVILLIERS**.

À ce sujet, nous vous rappelons que certains d'entre vous ont peut-être une anecdote, un vécu ou des photos qui pourraient faire l'objet d'un ou plusieurs articles de notre bulletin, alors n'hésitez pas à nous les communiquer.

Un mot quand même pour l'organisation de notre galette traditionnelle.

Compte tenu du flou dans lequel nos dirigeants nous maintiennent quant à la suite plus ou moins longue de l'état d'urgence (arrêt du confinement début décembre ? reprise de celui-ci après les fêtes de Noël et du Jour de l'An ?), nous ne sommes pas en mesure de vous communiquer la date à laquelle nous pourrions nous réunir pour partager ce moment convivial.

Croyez bien que, dès que nous serons à même de l'organiser, nous vous préviendrons par tous les moyens à notre disposition.

D'autre part, si le cœur vous en dit, profitez-en pour réadhérer à notre association à l'aide du formulaire joint en annexe.

Allez !... Haut les cœurs les Amies et Amis, toute l'équipe de la Société d'Histoire vous souhaite de très bonnes fêtes de fin d'année.

Charles JEUNET



ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DE LA S.H.V.A. 2020

Elle s'est tenue comme prévu, le 12 octobre, dans la salle Ambroise Croizat, à 18h30.

Nous avons eu le plaisir d'accueillir 24 participants, qui ont scrupuleusement respecté les gestes barrières.

Le nombre des adhérents de l'association se maintient depuis plusieurs années autour de 73.

Vous trouverez ci-après :

- un compte rendu de cette réunion,
- la composition du Conseil d'Administration élu par l'Assemblée Générale et le bureau élu par le nouveau Conseil d'Administration.

Nos statuts prévoient une Assemblée Générale tous les deux ans ; la dernière s'était tenue le 4 juin 2018.

L'année 2018 /2019 avait été riche en activités avec, en première ligne, le « lancement » du jeu l'Albertivillarien à la fête de la ville du 28 juin 2018.

Il nous reste encore quelques boîtes, n'hésitez pas à nous contacter.

Durant cette saison 2018/2019, nous avons été présents lors des différentes manifestations organisées par la ville (fêtes des assos, savoir-faire, buvettes au marché du Montfort, etc...).

Par ailleurs, nous avons participé :

- avec l'association « Mémoire vivante de la Plaine », à une exposition sur le passé industriel du quartier du Landy,
- avec « Une oasis dans la ville », aux journées Jardins Ouverts sur l'histoire maraîchère de notre ville,
- à différentes animations dans les clubs seniors, écoles, maisons de quartier, avec nos jeux (Mem'Auber, Jeu du chou, l'Albertivillarien), et nos livres,
- avec trois classes pour le rallye-enfants en octobre 2019.

Nous avons conçu et fait fabriquer plusieurs roll-up, dont 4 qui résument chronologiquement la construction des bâtiments scolaires dans la ville depuis la loi Ferry, jusqu'à notre époque. Ils nous serviront lors de prochaines activités avec les enseignants et les enfants.

Et bien d'autres choses encore (voir le résumé complet dans notre bulletin 94 de novembre 2019 - « Mais que font les bénévoles de la S.H.V.A. ? »).

En janvier 2020, nous avons reçu nos adhérents pour la traditionnelle galette.

Puis, en février, nous avons tenu la première permanence mensuelle de notre association dans le local prévu à cet effet sur le Campus Condorcet.

En mars, nous préparions pour avril l'expo « Un mois, une Assos » à la Vie Associative, avec les photos « Avant/Après » de Didier Hernoux.

Mais le 17 mars à midi, nous étions « confinés » et vous connaissez la suite. Chacun chez soi, certains bénévoles ont cependant continué le travail. Beaucoup de travaux de recherche, de création, ont été faits pendant cette période et même le bulletin n°96 de juin était prêt dès la réouverture de l'imprimerie.

Le 11 mai, le déconfinement ... Les bénévoles, comme tout le monde, ont été déstabilisés dans leurs habitudes et les activités ont été longues à se remettre en place.

Puis septembre 2020, la S.H.V.A. reprend des engagements pour octobre :

- *participer à la fête du Campus le 2,*
- *organiser notre traditionnel rallye-enfants avec deux classes, le 9.*

Ces manifestations ont dû être annulées.

En cette année 2020, les fêtes de la ville n'ont pas pu avoir lieu.

Mais, en espérant que l'année 2021 nous le permettra, nous avons déjà des projets.

En voici quelques exemples :

- *la création d'un C.D. rempli de chansons sur Aubervilliers,*
- *un livret de recettes culinaires avec les légumes des Vertus,*
- *différents livrets racontant l'immigration italienne à Aubervilliers,*
- *des expositions et des animations dans les écoles,*
- *les anciens bulletins de l'association maintenant consultables en ligne sur le site des archives municipales,*
- *les photos avant/après, visibles sur un plan de la ville, également sur le site des archives. Ce plan est régulièrement enrichi avec de nouveaux clichés.*

Le montant de la cotisation à régler en janvier est maintenu à 15 euros.

En l'absence excusée de la trésorière, Bernard Orantin a détaillé le bilan financier de ces deux années.

Pour l'année 2019, le montant des produits s'élève à 5127,76€, le montant des charges s'élève à 2416,24€ ; soit un bilan positif de 2711,52€.

Pour l'année 2020 (comptes arrêtés au 31 août), le montant des produits s'élève à 1274€, le montant des charges s'élève à 1301,36€ ; soit un bilan négatif de 27,36€.

Le nouveau Conseil d'Administration a été élu à l'unanimité avec trois nouveaux membres. Nous leur souhaitons la bienvenue.

Quatre personnes n'ont pas désiré se représenter au Conseil d'Administration, mais restent bénévoles.

Il s'agit de : Michèle Molle, Jacques Dessain, Charles Jeunet et Patrick Levasseur.

Nous les remercions vivement pour leur investissement au sein de notre association.

Fin de la séance : 20h

Claudette CRESPIY

À COMPTER DU 12 OCTOBRE 2020**COMPOSITION DU BUREAU**

<i>Présidente d'Honneur</i>	<i>Karine Franclet, Maire</i>
<i>Présidente d'Honneur</i>	<i>Liliane Giner</i>
<i>Présidente</i>	<i>Claudette Crespy</i>
<i>Vice - Président</i>	<i>Bernard Orantin</i>
<i>Vice - Président</i>	<i>Didier Hernoux</i>
<i>Secrétaire</i>	<i>Françoise Poiret</i>
<i>Trésorière</i>	<i>Denise Morizot</i>
<i>Trésorière - Adjointe</i>	<i>Marie-Cécile Michel</i>

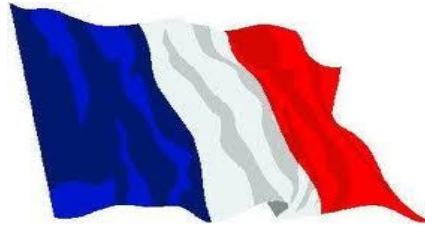
COMPOSITION DU CONSEIL D'ADMINISTRATION***En plus des personnes ci-dessus citées :***

Mesdames Élodie Belkorchia, Michèle Briançon, Chantal Camguilhem, Anita Cohen,

Messieurs Benoit Angelini, Éric Garreau, Guy Moreau, Michel Sarnelli, Jean-Louis Thomas

ATELIER MÉMOIRE

LES ITALIENS À AUBERVILLIERS



Vous trouverez ci-dessous une synthèse du travail effectué par l'atelier « LES ITALIENS À AUBERVILLIERS » pendant plus de dix ans.

Les brochures sont au nombre de 8 (1ère partie à 8ème partie).

1ère partie : **À l'occasion du 150ème anniversaire de l'unité italienne (17 mai 1861).**
26 pages - octobre 2011.

Cette brochure est une présentation générale de la présence des Italiens à Aubervilliers.
Elle a été imprimée à 150 exemplaires.

2ème partie : **Témoignages d'Italiens ayant émigré à Aubervilliers ou de leurs descendants.**
80 pages - décembre 2016.

Cette brochure rassemble 16 témoignages d'Italiens qui racontent pourquoi ils se sont mis en route, pourquoi ils sont arrivés à Aubervilliers, quel accueil ils ont trouvé et quelle a été leur vie.
Elle a été imprimée à 50 exemplaires.

3ème partie : **La pasta.**
24 pages - mars 2020.

C'est notre voisin Gaspard TINE-BERES, le Président de l'Association LA PÉPINIÈRE, qui a eu l'idée de faire une présentation, sur le sujet, au public. Cette présentation n'a pas eu lieu à cause des restrictions sanitaires liées à la COVID-19. Cette brochure décrit les habitudes des Italiens en ce qui concerne la fabrication et le choix des pâtes.



4ème partie : A l'occasion du projet de jumelage d'Aubervilliers et Vallerotonda.

32 pages - avril 2020.

Cette brochure reprend l'idée de jumelage entre Aubervilliers et Vallerotonda. Elle relate les approches déjà réalisées et décrit l'environnement et un peu de l'histoire de Vallerotonda, sachant que c'est de ce pays que provient la majorité de nos émigrés italiens.



5ème partie : Les visites.

36 pages - avril 2020.

Cette brochure décrit les 18 lieux intéressant les Italiens à Aubervilliers. Elle propose deux circuits de visites qui constituent l'essentiel. Ces visites peuvent se faire individuellement ou en groupe. Dans ce cas, il faut un accompagnateur.



L'école italienne, 13 rue Claude-Bernard, Aubervilliers,
de 1925 à 1944

6ème partie : Les Italiens chantent.

24 pages - mai 2020.

Cette brochure décrit le panel des chants que la plupart des Italiens aiment :

- Les chants patriotiques et révolutionnaires
- La canzonnetta (la chansonnette)
- La chanson napolitaine
- Le Bel Canto

**7ème partie : Témoignages d'Italiens ayant émigré à Aubervilliers ou de leurs descendants (suite).**

64 pages - juin 2020.

Cette brochure est la suite de la deuxième partie. Elle concerne également 16 autres témoignages.

8ème partie : Les jeux.

18 pages - juillet 2020.

Cette brochure présente l'histoire des jeux. Elle montre que nous avons des goûts communs avec les Italiens. Nos émigrés italiens étaient au fond comme leurs ancêtres romains demandeurs de pain et des jeux : « **Panem et circenses** ».



Jeu de cartes napolitain

Je vous souhaite autant de plaisir à parcourir ces brochures que j'en ai eu à les réaliser.

Michel SARNELLI

Ces différents livrets peuvent être achetés, séparément ou en totalité, sur commande, à la Société d'Histoire. N'hésitez pas à nous appeler pour en connaître les prix.

LES BOYAUDERIES : la nausée au quotidien

Aubervilliers, en fin du XIX^{ème} siècle, dégagait des senteurs peu glamour, des odeurs couraient les rues, nauséabondes et repoussantes. Nous ferons ici un petit tour d'horizon des boyauderies.

Les Abattoirs de la Villette, dont les travaux débutent en 1860, sont officiellement inaugurés en 1867 ; ils attirent et génèrent plusieurs métiers pratiqués dans de petits ateliers ou de vastes usines.

Ces activités s'installent à Aubervilliers et autres communes proches de La Villette pour bénéficier de la proximité de leurs matières premières, extraites des animaux tués aux abattoirs : Paris interdit l'implantation de ces activités polluantes et dangereuses intra-muros.

Suivant un relevé des établissements industriels de 1886, Aubervilliers comptait, alors deux boyauderies : la boyauderie FABRE – 15 rue de la Haie-Coq et la boyauderie JACQUART – 3 chemin du Bateau (actuelle rue Danielle Casanova). D'autres établissements se fournissant aux abattoirs de résidus d'animaux s'y implantent :

Fonderie de graisse à feu nu : Bantegnie – 10 chemin du Bateau ; Brives – rue des Jardinoux .

Fonderie de suif à feu nu : Tricoche – 62 avenue de la République.

Fonderie de suif par la vapeur : Sté Anonyme d'Alimentation– 66-70 avenue de la République.

Échaudoir à tripier : Charlier – 131 route de Flandre ; Gobier – 3 chemin de Saint-Gobain.

Triperie et fonte de graisses : Gautier – Avenue de la République.

Fabrique de dégras : Letellier – 154 rue de la Goutte d'Or ; Schneider – 155 route de Flandre.

Tannerie et corroierie : Painchaud – Boulevard de Stains.

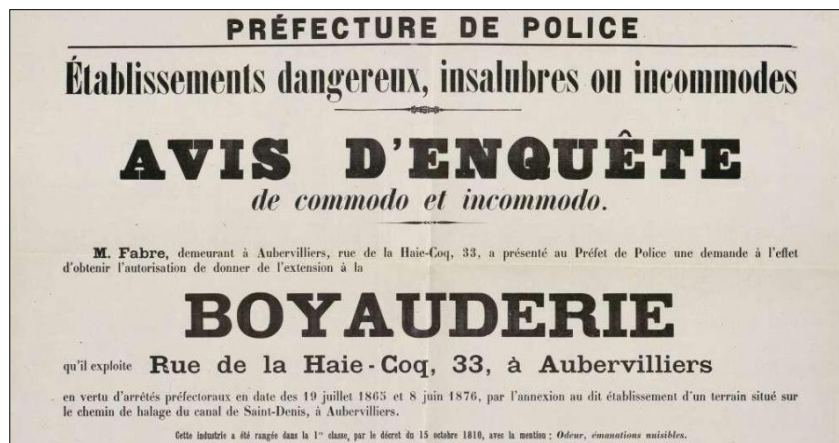
Clos d'équarrissage : Sarrazin – rue de la Haie-Coq.

Dépôt d'os : Verdier-Dufour – 15 bis rue de la Gare.

Huit boyauderies furent en activité à Aubervilliers entre 1865 et 1976.

La Boyauderie FABRE : Première boyauderie à Aubervilliers, elle s'installe dès 1865, au 15, puis 33 rue de la Haie-Coq sur une parcelle d'orientation Ouest-Est, débouchant sur le canal Saint-Denis (au nord du pont de Stains). L'industrie était fort gourmande en eau et nous pouvons imaginer que le canal recevait quelques rejets de l'industrie. Les Établissements Fabre étaient alors reconnus pour leur technique avancée de soufflage des boyaux effectué mécaniquement au moyen de chalumeaux desservis par des ventilateurs.

En 1901, Monsieur Fabre fait la demande au Préfet de Police d'annexer un terrain situé sur le chemin de halage du canal Saint-Denis, afin « de donner de l'extension à la boyauderie ». Si l'activité initiale était la boyauderie, la production se diversifie ensuite : charcuterie, baudruche, présure, cordes en boyaux. Puis, à partir de 1925, la production est recentrée sur la présure. L'établissement prend le nom de « Boyauderie de Paris, concessionnaire exclusif des produits Fabre ». L'activité s'achève en 1971.



La boyauderie JACQUART : Située au 3 rue du Bateau, la boyauderie JACQUART, créée en 1879, annexe d'autres activités : Fonderie, engrais.

La production est en plein essor et en 1910, la Société anonyme « La Boyauderie Jacquart » fait la demande au Préfet de Police pour une extension de ses activités au 3 rue du Bateau.

Le Bureau d'hygiène de la Préfecture de Police déclenche une enquête de commodo et incommodo dans le cadre des établissements dangereux, insalubres ou incommodes. L'avis d'enquête précise les risques et nuisances ;

Boyauderie :	Odeur, émanations nuisibles.
Fonderie de graisses à feu nu :	Odeur, danger d'incendie.
Fonderie de suif en branches à feu nu :	Odeur, danger d'incendie.
Fabrique d'engrais au moyen de matières animales :	Odeur.

Toutes les activités sont de 1^{ère} classe : établissements qui doivent être éloignés des habitations particulières. Et l'on comprend pourquoi !

La Société centrale de boyauderie : Elle s'installe en 1905 au 6-8 rue Gardinoux, tout près du canal et du pont de Stains. La Société centrale traite les boyaux provenant des abattoirs, les sèche et les sale. Ces boyaux traités sont ensuite distribués aux industries agro-alimentaires ou de cordage. La Société centrale de boyauderie est polyvalente et a également une activité d'extraction de corps gras pour le secteur de la chimie (graisses, huiles, savons...) et de l'alimentaire.

En 1919, la maison Magloire, spécialisée dans la préparation des tripes, reprend les locaux. Elle étend ensuite sa production à la conserverie alimentaire (pâtés, choucroute, cassoulet, bœuf en gelée...). Les locaux hébergent ensuite des activités artisanales et industrielles sans rapport avec l'alimentaire.

BRIARD – Société La Boyauderie – 22 rue Saint-Denis (1898 – 1976).

Initialement, les lieux abritent une porcherie. En 1913, l'exploitant, M. Briard, fait la demande au Préfet de Police pour y annexer une boyauderie, un dépôt de boyaux salés et une fonderie de graisses aux acides. Cette dernière activité classée en 2^{ème} classe génère des nuisances par les odeurs dégagées, mais aussi par une altération des eaux.

BERGOUGNOUX – CARA : 43 – 45 Rue de la Goutte d'or.

Robert Mussard, boyaudier à Pantin, transfère son activité à Aubervilliers en 1885. Il s'agit à l'époque d'une petite structure de deux ouvriers, avec atelier et écurie au fond de la cour. En 1892, l'établissement est repris par M. Cara, qui ajoute une fonderie de graisse. La boyauderie Bergougnoux a démarré, quant à elle, son activité en 1889.

Les deux boyauderies sont voisines. En 1918, J.-C. Cara rachète Bergougnoux et crée une nouvelle usine, regroupant les deux entités. L'architecte Adolphe Gérard réalise cette nouvelle construction en 1919 : les locaux sont vitrés et aérés, du moins pour la zone des séchoirs.

L'activité prend fin en 1976.

Boyauderie ROSENTHALER et LEUBE : 46 – 48 rue Saint-Denis.

En 1907, Nestor Rosenthaler, installé à Paris, et son associé M. Leube, créent une boyauderie à Aubervilliers. Ils travaillent tous les boyaux, qu'ils soient de bœufs, moutons, chevaux ou porcs. Cette boyauderie se spécialise dans la transformation des boyaux en cordes pour les secteurs de l'industrie, de la chirurgie, du sport et de la pêche.

L'activité de boyauderie est abandonnée en 1920 à la reprise des installations par Alfred Dougoud qui les transformera en conserverie et charcuterie industrielle spécialisée dans les produits d'Alsace et Franche-Comté.

Boyauderie VRIES et ZONEN : 11 rue du Pilier. En activité de 1907 à 1932.

Boyauderie LEBLOND : 140 boulevard Félix Faure. En activité de 1920 à 1937.

Le fonctionnement des boyauderies.

Au sein d'une boyauderie, on prépare des boyaux et des vessies (porcs, bœufs, moutons) pour, entre autres, la charcuterie. La fonte des graisses provenant des boyaux de porcs et de bœufs y est souvent également réalisée.

Il fallait donc vider les entrailles et boyaux de leurs matières et de leur sang, et les gratter, et les laver, les laver et les laver encore. Nous pouvons donc imaginer la puanteur que cette activité faisait planer sur Aubervilliers.

Une fois lavés, les boyaux étaient conservés dans le sel. À l'étape suivante, il fallait relaver les boyaux pour ôter le sel, et les tester ; Les boyaux étaient enfilés sur un appareil et on les

gonflait ce qui permettait de les trier : excellents, bons ou passables. Puis, de nouveau, lavage.

Toutes ces tâches de nettoyage (les plus répugnantes) étaient réalisées presque exclusivement par les boyaudières : femmes, jeunes filles et souvent fillettes dès douze ans.

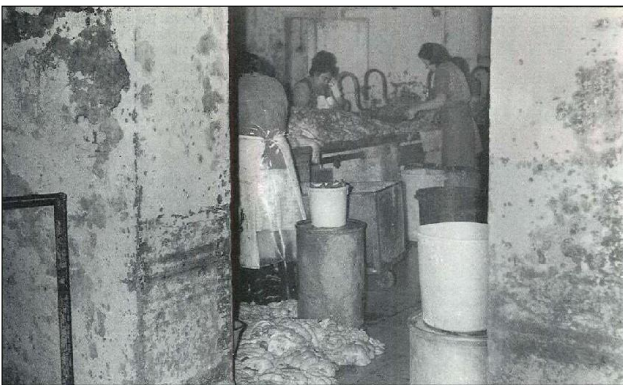
Nous voyons ici le rôle important de l'eau dans tout le processus de préparation des boyaux. Aussi, les travailleuses étaient toute la journée trempées de la tête aux pieds, les mains gelées par l'eau froide et, pour les postes de conservation, brûlées par le contact répété avec le sel. De plus, elles étaient agressées toute la journée par ces odeurs pestilentielles, cette odeur de viscères qui rôde, et qui déclenche une nausée insupportable.

Le service vétérinaire d'hygiène avait donc fort à faire pour améliorer les conditions de travail des boyaudières et pour s'assurer de la qualité des produits en sortie des boyauderies.

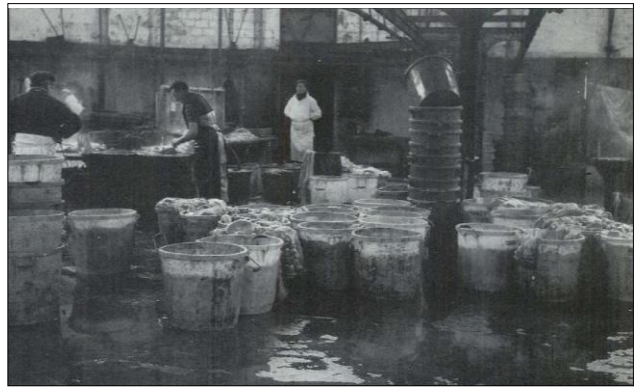
Mais pour se retrouver au cœur même d'une boyauderie et ressentir (si j'ose dire !) la violence du métier de boyaudière, retrouvons Léon Bonneff : description naturaliste et crue.

Extraits du livre de Léon Bonneff – Aubervilliers (1913)

« La boyauderie... C'est un atelier dallé, au toit vitré. Il y fait frais en été, très froid en hiver à cause de l'eau épandue partout. Dans les bassines semblables à ces auges de pierre où l'on fait boire les chevaux, croupissent des serpents bruns ou jaunâtres qui sont des intestins des bêtes. A chaque pas que l'on fait sur les dalles, on entend les chaussures battre l'eau... Les boyaudières sont alignées, debout le long d'un mur.



Intérieur d'une boyauderie
Lavage des boyaux (doc. Auber Mensuel)



Intérieur d'une boyauderie
Préparation des boyaux (doc. Auber Mensuel)

Chacune d'elles a son baquet plein d'eau et un seau rempli de boyaux frais... Dans chaque baquet trempe une planche inclinée qui rappelle la planche à savonner... Les boyaudières tirent du seau les longues entrailles arrachées le matin aux bêtes de boucherie ; elles les dévident sur la planche et avec un grattoir à dents, pareil à un gros peigne, elles raclent les boyaux pour les vider et les aplatir. Puis, elles les suspendent à leur droite et on dirait... que c'est du fil à tisser la toile qui pend en écheveaux.

Prenant à pleines poignées cette ficelle animale, molle et gluante, elles s'aspergent d'eau. Il faut les voir sortir de l'atelier avec leurs

jupes trempées qui dégouttent et marquent par les gouttelettes leur passage dans la poussière.

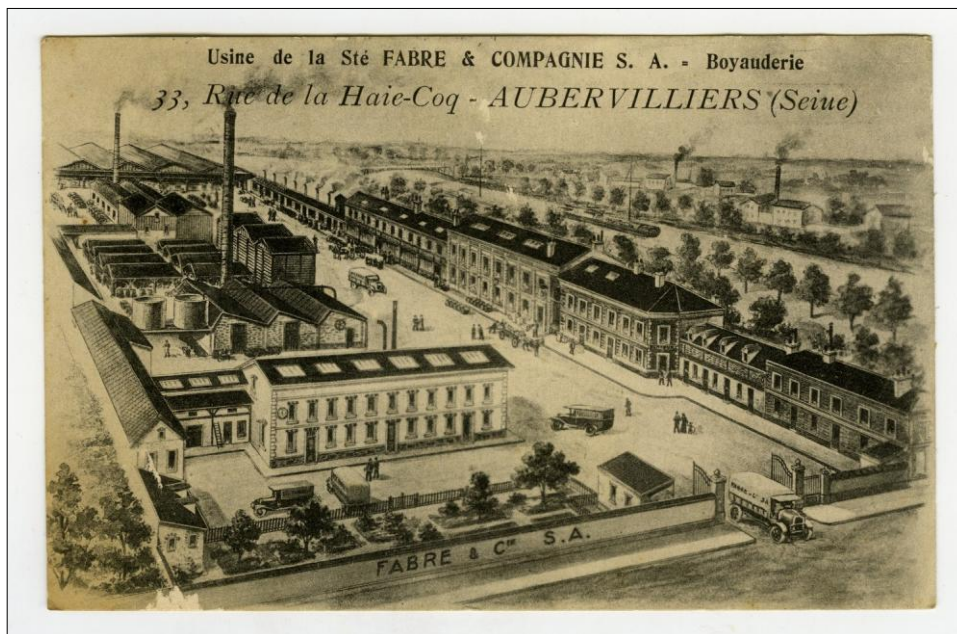
Dans la boyauderie, on ne sent rien d'abord qu'une odeur fraîche et moisie, l'odeur d'une cave. Puis, lentement, une inquiétude harcèle le visiteur, se change en malaise, on dirait que l'air manque, que les objets s'animent et se soulèvent doucement. Viennent après, la suffocation et la nausée. Les ouvrières disent que c'est l'odeur de la mort. Pour la combattre, les boyaudières ont chacune, à portée de la main, une tabatière ouverte.

Ainsi peuvent-elles continuer le travail. Mais elles emportent cette odeur. Les gens d'Aubervilliers les reconnaissent dans la rue... Dans les gargotes, on fuit leurs tables. Elles gagnent peu d'argent, dix centimes l'heure pour commencer et un centime d'augmentation ensuite. Aussi ne possèdent-elles pas beaucoup de vêtements de rechange et ne peuvent-elles se donner des soins coûteux de propreté...

La potasse que l'eau porte en dissolution creuse la peau des petites filles, trace dans leurs paumes des sillons qui restent vifs ; elles ne peuvent plus fermer la main. »

Comment résister à la tentation d'abandonner les boyauderies pour la Parfumerie L.-T. Piver ? Le travail y est également rude, mais au moins les odeurs sont agréables...

Jean-Louis THOMAS



- 1930 - (carte Archive d'Aubervilliers) -Cote - 4Fi0768-

Sources :

Atlas de l'architecture et du patrimoine de Seine-Saint-Denis.

Aubervilliers mensuel – Avril 1993 – Madeleine Leveau-Fernandez.

Aubervilliers – Léon Bonneff (cité dans le Bulletin N° 75 de la SHVA par Christiane Jeunet).

ILS ONT PEINT AUBERVILLIERS



RUFINO CEBALOS OU "CEBAL"

Rufino Cebal naît près de Santander (Espagne) en 1907, et décède à Paris en 1970. Il a étudié à Madrid, puis trois années au Prado, et a donc une formation classique.

De notre ville, nous avons trouvé une œuvre de ce peintre intitulée "*L'enfer à Aubervilliers*". Certes, c'est une usine, mais laquelle ? Dans quel quartier ?... Nous cherchons... Nous nous renseignons...



L'enfer à Aubervilliers

Et voilà, un de nos fidèles adhérents nous propose une hypothèse, à savoir Saint-Gobain avec une ancienne carte postale comme une preuve.

Effectivement, en examinant la carte et le tableau, cela paraît très plausible.

Voici le commentaire de notre adhérent, Patrice Lehuédé, un "ancien" de Saint-Gobain :



"A première vue, je ne reconnais pas Saint-Gobain. Mais je suis intrigué par la sorte de bac contenant un produit jaune. Or au 19ème siècle, sur le site Saint-Gobain, on manipulait du soufre pour faire de l'acide sulfurique. Et sur les photos noir et blanc de l'époque, ça ne se voyait évidemment pas. En regardant une carte de l'époque, (ci-contre), je pense qu'il n'y a pas de doute : il s'agit bien de Saint-Gobain."

Claudette CRESPIY

LEVER : QUAND OMO EST LÀ ! (ou plutôt quand OMO « était » là)



Publicité parue dans Elle en 1960

L'usine LEVER a exploité le site d'Aubervilliers au 85, avenue de la République à partir de 1950. Elle occupait largement l'espace entre l'avenue de la République, la rue des Cités et la rue Henri Barbusse.

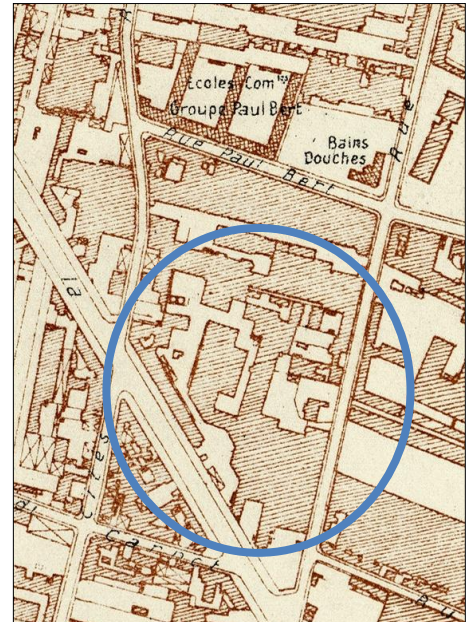
Depuis 1865, le site était occupé par des savonneries qui fabriquaient des lessives, des détergents mais aussi des parfums et produits de toilette. D'abord par la société

MICHAUD & LYONNET, remplacée en 1923 par l'entreprise MAGRA.

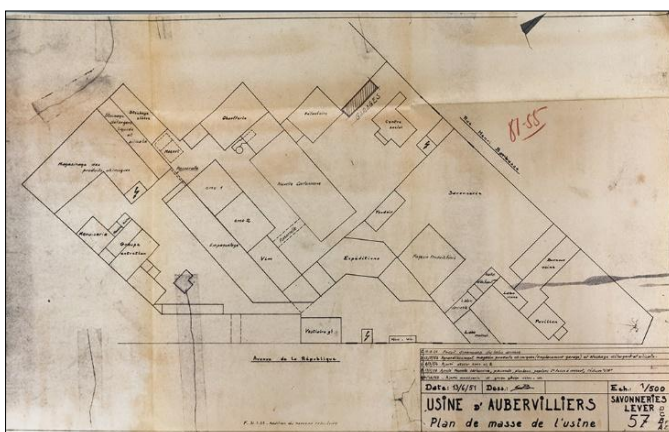
En 1941, la société BIETTE & LEMOINE, filiale de LEVER, occupe une partie du site. Au début de la décennie 1950, après plusieurs demandes d'extension, la société LEVER exploite pleinement le site.

Sur le site, LEVER produit des lessives aux noms connus : la lessive OMO (initiales de Old Mother Owl : Vieille Mère Chouette en anglais) et la lessive PERSIL (dont le nom provient des deux ingrédients principaux, perborate et silicate).

On voit notamment sur le plan de ville la proximité du groupe scolaire Paul Bert, nous y reviendrons.



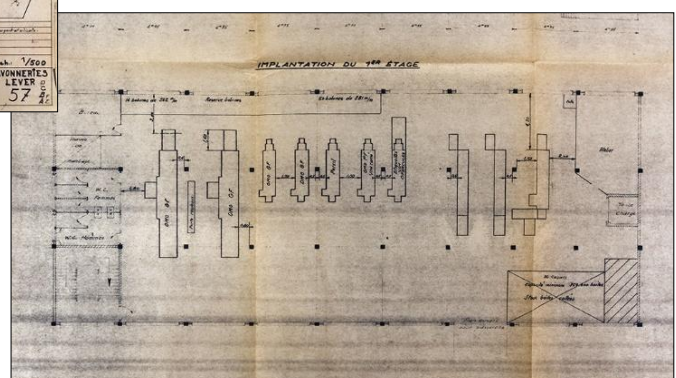
Lever sur le plan de ville d'époque
(source Archives Municipales)



Plan de masse de l'usine daté de 1954
(source AM Aubervilliers)

Au début des années 1950, LEVER dépose plusieurs dossiers de demande d'autorisation en vue d'adapter sa production au site. Nous en avons retrouvé trace aux Archives Municipales d'Aubervilliers.

Ces dossiers nous aident aussi à comprendre l'organisation de l'usine.

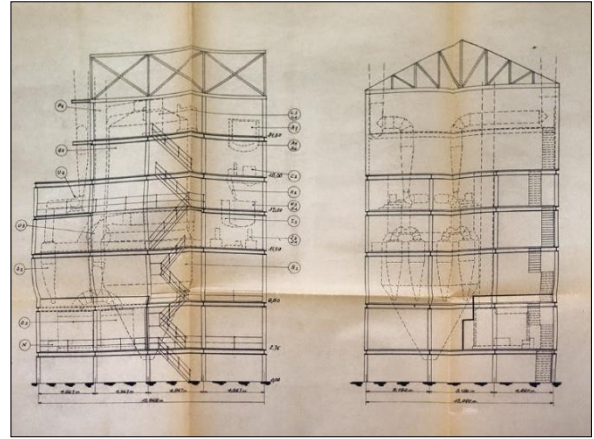


Nouvelle cartonnerie
(source AM Aubervilliers)

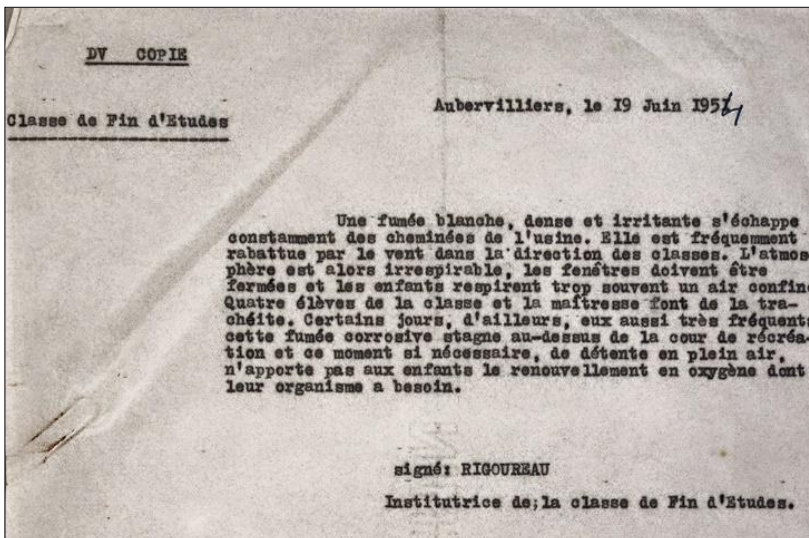
Ces projets donnent une idée de la taille des installations : ainsi la tour de production OMO2 avait une base d'environ 20m de côté et 25 m de haut.

Nous avons trouvé trace aux Archives Municipales de plaintes du voisinage consécutives à des émissions de fumées blanches, en particulier plaintes de l'école Paul Bert se trouvant à proximité de l'usine. En 1954, une institutrice écrit : « une fumée blanche, dense et irritante s'échappe constamment des cheminées de l'usine ».

La direction de Lever assure, quant à elle, qu'un problème de dépoussiérage ayant été réglé sur une ancienne installation depuis remplacée, il s'agit de rejet de vapeur d'eau. Pour l'anecdote, l'école a alors reçu 100 paquets de lessive OMO.



Projet tour OMO2 daté de 1953
(source AM Aubervilliers)



Plainte de Mme Rigoureux, institutrice de la classe de fin d'études.
(source AM Aubervilliers)

Les plaintes ont visiblement perduré, nous en avons vu traces jusqu'à la fin de la décennie 1950.

En décembre 1963, la direction de LEVER annonce la fermeture du site. L'usine compte alors 530 travailleurs. Pour une grande part, il s'agit de travailleurs peu qualifiés, mais les salaires étaient un peu supérieurs aux salaires pratiqués dans d'autres usines : Dans un article daté du 26 septembre 1964, le journal Le Monde nous dit : « Un manoeuvre de force travaillant quarante-quatre heures par semaine et ayant

six ans d'ancienneté gagne, en effet, indique la direction, sur la base d'une rémunération annuelle de quinze mois et demi de salaire, environ 1 000 francs par mois. « Les indemnités de licenciement prévues sont supérieures à celles, il est vrai assez faibles, stipulées par la convention collective de la chimie. »¹

Une vingtaine de travailleurs vont rejoindre l'usine d'Haubourdin (Nord) où la production va être concentrée.



-1964- Rassemblement pour l'emploi
(supplément au journal municipal-décembre 1965)

¹ Le salaire annuel moyen pour un ouvrier était en 1964 de 8900 F pour un homme, 5700 pour une femme.
(source www.persee.fr)

La décision de fermeture est motivée, selon la société LEVER, « par la vétusté de l'usine enclavée dans une zone d'habitations et de commerces et l'impossibilité d'obtenir des autorisations d'extension sur place. »



-1965- Destruction du site

En 1965, le site est détruit. Sur la photo ci-contre, on se rend compte de la proximité du groupe scolaire rue Paul-Bert, visible en arrière-plan et reconnaissable à son fronton et à son horloge.

Après LEVER ? En lieu et place aujourd'hui, des tours d'habitation, un petit supermarché et un centre dentaire. Cela n'a plus rien à voir avec la présence pendant près de 100 ans des savonneries.



Le site aujourd'hui (photo SHVA)

Et avant LEVER ?

Ci-dessous, deux publicités (dont une fortement marquée par l'époque coloniale) datant de 1909 et de 1911 pour la savonnerie MICHAUD présente sur le site de 1865 à 1923.



LES SAVONNERIES LEVER

Par Édouard Bourreau et Claudette Crespy

Photos : - Édouard Bourreau et

- UNILEVER Port-Sunlight-Angleterre

Nous aurions pu encore vous raconter l'histoire de la poudre OMO, en parlant du "*torchon noué*", et du "*plus blanc que blanc*", mais vous connaissez tous ce légendaire sketch de Coluche.

Nous avons donc préféré vous faire part de la présence de cette usine d'Aubervilliers à travers le récit d'un ancien des Savonneries Lever : le matricule de pointage "462" - de son vrai nom Édouard Bourreau, Albertivillarien. Il y commença sa vie professionnelle le 2 mai 1950 et fut licencié le 15 septembre 1964 à la fermeture des ateliers. Il y exerça la profession de menuisier et a été dirigeant de la section syndicale CGT/Lever de 1956 à 1964. (voir bulletin 94 - Édouard Bourreau).

Voici son histoire - Le premier paquet d'OMO sort de l'usine, dans un fracas publicitaire époustouflant. La Tour Eiffel est ceinturée d'énormes panneaux "*OMO est là et la saleté s'en va !*". Mais, pendant ce temps là... en fabrication, des ingénieurs venus de Hollande et d'Angleterre butent sur un problème technique. L'injecteur qui pulvérise la lessive dans la tour d'atomisation se bouche toutes les 3 ou 4 heures, une vraie catastrophe. L'ouvrier chargé de la surveillance de l'injecteur prétend modestement qu'il a une solution. Mais aucun ingénieur ne l'écoute... sauf un cadre local, M. Michel, qui estime que l'on pourrait tester l'idée de cet ouvrier spécialisé...

Le gendre de l'ouvrier est fraiseur. Il fabrique donc un petit cylindre percé de 5 trous du diamètre de l'injecteur et le place entre celui-ci et l'arrivée de la lessive. Simple, mais il fallait y penser ! L'injecteur fonctionne maintenant sans problème pendant 14 à 15 heures. Un grand progrès. Bien sûr, l'ouvrier espérait une prime conséquente pour son idée géniale. Hélas, il ne percevra que l'équivalent de 15 jours de salaire. Une misère par rapport à l'économie réalisée.. M. Michel fut très déçu par cette pingrerie. À priori, le système fut breveté sous le nom de... Lever !

Mais il faut aussi dire que la rémunération des salariés était la meilleure de toutes les entreprises du nord de Paris : chaque année, mois double en décembre plus 1, 2, voire 3 demi-salaires de prime. Il faut aussi noter que la productivité des salariés était au top niveau. Très astucieux, les ouvriers trouvaient toujours les meilleures solutions pour dépanner une machine, évitant ainsi les arrêts.

Comment de pas évoquer un personnage hors-norme, le sous-directeur : Monsieur Euwe (orthographe non garantie). Les ouvriers l'avaient affectueusement surnommé "Tonton". Pas très grand, le crâne dégarni, il déambulait dans les ateliers, le regard courtois, toujours à l'écoute avec un sentiment de profond respect pour les travailleurs. Le terme de Tonton était bien choisi. Il le savait et le portait avec distinction ! Il fut aussi le manager de l'équipe de football de l'usine, dont Édouard faisait partie.

En partant de la gauche :
Le 4ème : M. Bouvard - Agent de maitrise.
Le 5ème : M. Olivieri - Directeur.

Accroupi derrière son ballon : Édouard

En partant de la droite :
L'avant dernier debout : Louis Bourreau,
le père d'Édouard.

Photo Édouard Bourreau

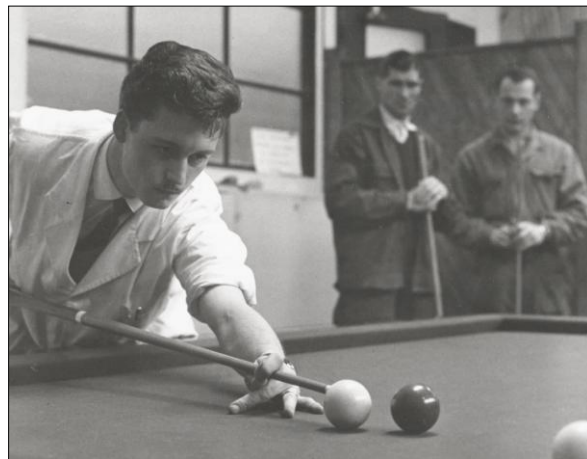


Même si les Comités d'Entreprises n'existaient pas encore, les activités culturelles et sportives étaient nombreuses : bibliothèque, laboratoire photos, club de pétanque, salles de billards ou ping-pong, groupe de pêcheurs à la ligne avec déplacements en car vers les boucles de la Seine ou les étangs de Picardie. Édouard, lors d'un concours photos dans l'entreprise, remporta un premier prix et 3000 francs.

De plus, des prêts très avantageux pouvaient être accordés pour l'accession à la propriété. De nombreuses maisons furent ainsi construites à Arnouville, à Gonesse, pour les ouvriers "Lever". Quant à la cantine, elle était assez remarquable, pour un prix modeste.

Malgré son bon rapport avec Édouard Bourreau, André Karman, Maire de la ville, ne se cachait pas de dire qu'il souhaitait la fermeture de cette usine estimée polluante.

Sur la photo ci-dessous, offerte par Lever Angleterre, figure sur la gauche M. Bouvard, agent de maîtrise. C'était un homme remarquable, dont la vie fut raccourcie par la silicose provenant des ateliers de fabrication du "VIM", un récurant à base de silice, comme ce fut aussi certainement le cas pour les ouvrières conditionneuses.



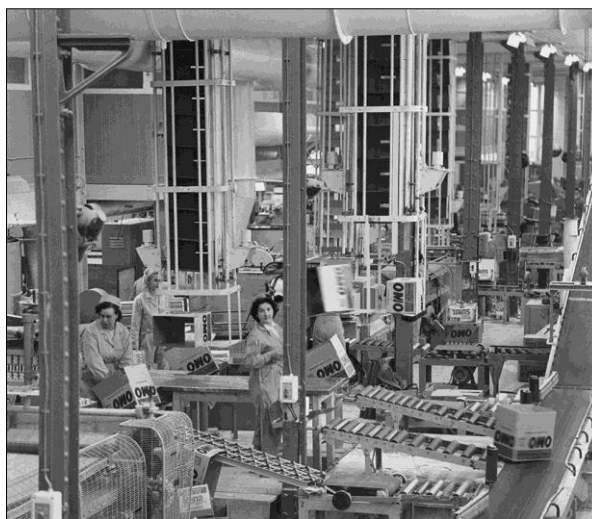
Lunchtime Billards Savonneries Lever

Photo : UNI-GF-CR-5-37-56



Savonneries Lever Aubervilliers

Photo : UNI-GF-CR-5-37-52



Packing floor Omo Savonneries Lever Aubervilliers

Photo : UNI-GF-CR-5-37-54 View of the powders



Médaille du travail (20 ans)

En partant de la gauche :

Le 2ème accroupi : Louis Bourreau

(Photo Édouard Bourreau)

C'EST SON HISTOIRE

Mais si..., comme tous nos adhérents, vous le connaissez et depuis longtemps : "**Jacques Dessain**", incontournable personnage de notre association, et ce, depuis la création de la Société d'Histoire, puisqu'il en est le co-fondateur, avec MM. Alain Desplanques et Claude Fath.

M. Dessain a fouillé pendant des décennies les archives municipales, départementales, nationales, pour trouver un nom ou vérifier une date, puis écrire des articles pour nos bulletins et 7 ouvrages sur l'histoire de la ville. À mon avis, ses sujets favoris demeurent le passé maraîcher et l'église avec le "miracle". Mais ceci n'engage que moi !

M. Dessain a aussi trouvé le temps d'écrire sa vie. Enfin, pas toute sa vie, car l'histoire commence lorsqu'il entre au cours préparatoire, puis, après ses années d'étudiant, viendra toute la période professionnelle, instituteur, directeur, dans le Val-d'Oise, mais surtout en Seine-Saint-Denis. Si l'éducation des enfants a été sa priorité, ses écrits sont aussi des réflexions sur d'autres sujets : la guerre, les grèves et l'engagement syndical, les premières classes de neige, la proposition surprenante pour réformer l'orthographe, l'amour de la poésie, etc.... Ses écrits se terminent à l'arrivée de la retraite. Je peux me permettre de vous en parler, car j'ai eu le privilège de "déchiffrer" (voire deviner !), son manuscrit pour le transcrire et le rendre lisible ! Ce fut mon occupation favorite pendant le premier confinement.



Je propose de vous en faire découvrir quelques passages au fil des prochains bulletins. Pour commencer, voici un extrait, choisi pour vous, de sa vie d'enfant.

Claudette CRESPIY

[...]J'appris donc à lire, mais je crois être resté quelques fois en classe avec l'institutrice pendant la récréation pour terminer ou rattraper un retard. Elle devait avoir à cœur de nous voir réussir. Je lui dois probablement beaucoup. Avec quelques années de plus, je lui aurais dû certainement d'autres émotions : une punition que j'ai vu pratiquer très longtemps (jusqu'à ce que les institutrices se mettent beaucoup en pantalon) consistait à nous envoyer sous le bureau où la maitresse restait assise assez longtemps. Je me rappelle y avoir été, mais à mon grand regret, c'est tout. On était vexé et honteux d'y être placé, mais en sortant on ricanait bêtement sans savoir pourquoi. [...]

Mon premier souvenir est la fête des prix : une partie de la classe chantait « Les petits nains de la montagne » pendant que l'autre mimait les travaux accomplis. Vu (ou plutôt entendu) ma voix, on me versa d'office dans ceux qui mimaient, mais je participais et ma mère qui devait découvrir une fête scolaire, n'était pas peu fière.

Et puis ce fut le CE1, la 10ème, comme on disait. Je revois la classe, le visage doux de l'institutrice, mais pas de souvenirs marquants : je me rappelle confusément des classements. Sans être un bon élève, je n'étais pas un cancre et mes places allaient du 13ème au 20ème (sur des classes de 35, 40). Un choc, cette année-là, j'appris que le Père Noël n'existait pas. Je revois encore le morceau de trottoir rue Henri-Barbusse, presque à l'angle de la rue Auvry, que je regardais fixement sous le ciel bas de décembre, quand mes copains ricanant me firent cette révélation : c'était une histoire

des parents, c'étaient eux qui apportaient les jouets. Je demandais confirmation à ma mère qui ne me cacha pas plus longtemps la triste vérité. Finie la magie et la féerie... J'attendis quand même Noël avec impatience, surtout que c'était pratiquement la seule époque où nous avions des jouets nouveaux, mais quelque chose était cassé et j'ai rapidement fait le parallèle avec la religion, ou plutôt la notion de Dieu qu'on ne voit pas mais qui est partout, comme tentaient vainement de me l'expliquer les grandes filles qui allaient au catéchisme (chez nous, on n'en parlait guère). Mon père était mécréant et ma mère, qui venait de la Creuse, région profondément déchristianisée à l'époque, si elle nous avait fait baptiser et disait volontiers qu'il devait exister quelqu'un au-dessus de nous, n'insista pas pour la communion.

Et puisque j'ai un peu anticipé en parlant du catéchisme, parlons maintenant d'une autre désillusion : la guerre d'Espagne, que je suivis du début à la fin. Nous n'avions pas de cartes, sauf dans le Petit Larousse Illustré. Je cherchais les noms sur cette page qui fut bientôt usée et trouée, refaisais les campagnes et culbutais les Franquistes « España al Corazon » « L'Espagne au cœur », je ne connaissais pas encore cette formule, mais elle s'appliqua à moi avec toute sa force. La victoire de Franco me perça le cœur et me fit descendre de mes nuages : ainsi les méchants n'étaient pas toujours punis dans la vie comme contes de fées, romans et illustrés me l'avaient fait croire. Mais revenons en 1936, et à la scolarité. Le CE2 est nettement plus marqué dans ma mémoire. D'abord, commençons par le plus important dans la vie d'un écolier : la récréation (si j'en crois un élève de fin d'études qui dans un questionnaire d'orientation lui demandant s'il aimait l'école – oui – pourquoi ? – parce qu'il y a les récréations). Je m'étais fait un camarade dont j'ai oublié le prénom, mais pas le nom : Jeannot. Avec lui, pendant de longs mois, j'ai été indien ou cow-boy, suis mort 3 ou 4 fois par récréation et l'ai tué autant.

Puis, il y a eu le début de ma carrière de bon élève : j'étais comme je l'ai dit, un élève plutôt moyen, pas un cancre, mais pas très brillant. Cela a continué ainsi au CE2 et mes parents m'ont laissé à l'étude : je me souviens très bien du silence de la classe dans cette situation insolite : la lumière électrique et la nuit au-dehors. Ma mère ne travaillant pas, l'argent rare à la maison, ce devait être à la demande de l'instituteur, mais j'ignore ses motivations profondes : apporter une aide à un enfant en difficulté ou plus prosaïquement besoin d'argent ? Toujours est-il qu'au bout d'un ou deux mois, je devenais le 7ème (il y avait des classements tous les mois, même lorsqu'il n'y avait que 3 semaines de classe, avec des compositions, qui faisaient jouer ce classement sur le hasard d'une épreuve réussie ou ratée), puis le 5ème et ne quittais plus les cinq premières places jusqu'à la fin de la scolarité primaire. Il y avait un tableau d'honneur dans le vestibule où les cinq premiers étaient inscrits : mon nom y figura presque constamment et j'avais en plus, la fierté de porter la croix d'honneur, du mérite, attachée par un ruban vif à mon tablier noir. La croix, elle, était renouvelée chaque semaine.

Je ne restais pas à l'étude jusqu'à la fin de l'année, mais j'étais lancé et cette modification m'amène à plusieurs réflexions. Il est indéniable que l'étude a joué un rôle dans mon décollage : devoirs faits dans le calme au lieu de les rédiger sur un coin de table avec les petites sœurs courant et criant dans la pièce, explications complémentaires. Mais alors, si je n'y étais pas resté, quelle aurait été la suite de ma scolarité ? Et si ce n'était pas l'école elle-même, mais ce qui se passait après qui était déterminant. Normalement, la classe aurait dû suffire, mais non, il y avait le travail supplémentaire où l'on avait l'aide des parents, de l'instituteur, des cours particuliers ou alors on échouait à moins d'être un cas exceptionnel.



À suivre....

**Extraits de "50 rentrées dans le 9.3."
de Jacques DESSAIN**

AUTOUR DU ZINC... ET CAFÉ CAFÉ ! (quelques photos d'archives des cafés d'Aubervilliers)

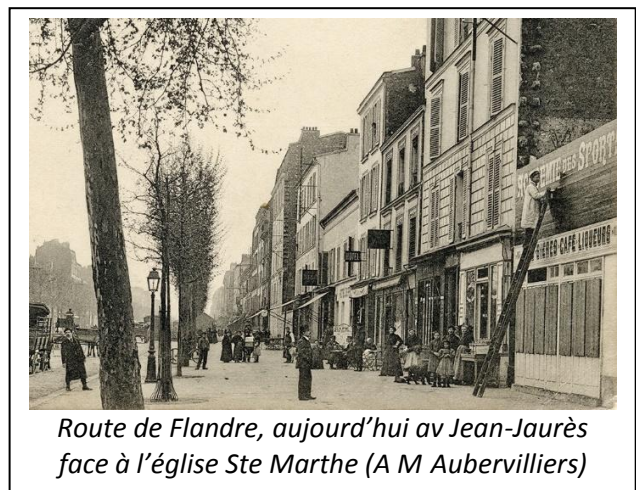


En cette période où nous avons vu arriver une seconde vague de COVID-19, avec son reconfinement et la fermeture des « commerces non essentiels », il nous a paru judicieux de puiser dans nos archives quelques photos anciennes des cafés d'Aubervilliers.



Ces cafés ont aujourd'hui disparu, soit en raison de programmes de construction (rue Sadi-Carnot), soit parce que le quartier s'est transformé (rue Solférino), soit parce que le café a fait place à un tout autre commerce (av. Victor-Hugo).

Nombreux (notamment les cafés – tabacs !) sont ceux qui sont encore en place.



Didier HERNOUX

Société de l'Histoire et de la Vie à Aubervilliers

70 rue Heurtault - 93300 Aubervilliers

Téléphone : 01 49 37 15 43

Courriel : histoire.aubervilliers@yahoo.fr